

Extranéité et Finitude

I

Le doux monstre

Alfred Gérard Noël¹

– Pile ou face ?

– Pile !

– Tu as gagné ! Montre-moi le tien !

I déboutonne. Anmwe ! Deux têtes minuscules juchées sur trois grosses roues pendouillantes !

– Qu'en penses-tu ?

– Elles bandent toutes les deux ?

– Oui, et parfois même simultanément.

– Ah, je vois, comme ça, tu bouches les deux trous simultanément.

– Quelquefois ! La plupart du temps, je branche en série pour éviter toute plainte.

– Tout à fait raisonnable. Mais le jet diminue la seconde fois ?

– Non, pas nécessairement, ces petites bêtes peuvent aussi fonctionner en parallèle sous le même voltage. Enfin, c'est moi qui décide.

– La jouisseuse ? En est-elle consciente ?

– Je ne sais pas. Il faut dire que j'ai les pattes là-dedans pour mieux remplir le bassin. Et pas de sucettes pour les gourmandes !

– Ce machin peut faire des petits ?

¹Tous droits réservés© 2024

- Probablement oui, mes roues sont toujours bien gonflées. Ce que j'ai perdu en longueur a été harmonieusement recueilli en largeur. Ça pèse, je te dis !
- Attends, fais voir ! L'une des deux est un peu tordue, l'autre est un harpon, un petit dard emmanché !
- Et alors ?
- Mais, ce sont des armes !
- On ne va pas à la guerre, tout nu, mon colon ! C'est mon tour ! Pile ou face ?
- Pile !
- Merde ! J'ai encore gagné. Que veux-tu voir maintenant ?
- Rien, j'aimerais de préférence que tu me parles de Nouvèl ?
- Nouvèl ? Bien sûr ... Mais avant, j'aimerais connaître ta stratégie pour perdre deux fois de suite.
- Quelle stratégie ?
- Je pense qu'il y aurait peut-être une quelconque théorie mathématique qui favoriserait certains résultats.
- En principe, si la pièce n'est pas truquée les résultats sont équiprobables.
- À savoir ?
- Cinquante pour cent de chance d'obtenir *pile* ou *face* et vingt-cinq pour cent de chance de voir une paire après le deuxième essai.
- Que se passerait-il si la pièce était équilibrée verticalement montrant les deux faces ?
- Alors dans ce cas-là, il va falloir parler à ton curé ou à ton bòkò. Les astres seraient alignés. Ce serait mauvais signe.
- Tu ne crois pas en ce genre de superstitions ?
- Moi, je ne crois en rien. Je ne fais que répéter les mots d'un Haïtien de souche.
- T'as une autre idée ?

- En effet, dans cette expérience aléatoire, cet évènement est hautement improbable. Il convient de ne pas le considérer dans l'univers des possibilités associées.
- Mais attends ! Ce n'est pas une impossibilité !
- D'accord... Nous entrons maintenant dans la métaphysique. Fixons nos hypothèses. Je pars des axiomes de Kolmogorov selon lesquels des évènements hautement improbables peuvent à la limite, avoir une probabilité nulle. Cela ne veut pas dire pour autant qu'ils soient impossibles.
- En d'autres termes, tu as la foi.
- Qu'entends-tu par là ?
- Tu enchaînes tes arguments à partir d'un verbiage ontologique.
- Oui, effectivement.
- Donc, c'est peut-être mieux de croire aux hasards de l'influence des astres.
- Je n'en disconviens pas ! Un mec, doté d'un joujou extra et de trois boulettes, serait sage d'adopter une attitude équivoque face aux grands questionnements existentiels.
- Mito, je suis satisfait de l'homme que je suis. Ta grossièreté ne m'atteint pas.
- Je m'en excuse, Josué. Revenons à Nouvèl.
- Qu'est-ce que tu cherches exactement ?
- Une petite généalogie, comme on dit ... Après tout, tu l'avais connu depuis l'enfance jusqu'au jour où on a découvert son corps décapité dans les broussailles avoisinantes ?
- Tu veux dire derrière l'école des Frères du Sacré-Cœur ?
- Oui.
- Donc, ce n'est pas avoisinant, on est quand-même sur la Place d'Armes.
- Oh ! Mentalement, je me situe chez moi à la rue 3 Frères Rigaud.
- Compris. Et pourquoi cette obsession ?

- Je ne suis pas obsédé. Des rumeurs courent. Naturellement, j’aimerais en démêler le vrai du faux.
- Tu en es sûr ?
- Oui. Pourquoi cette question ?
- Parce que le récit sera long et probablement contrariera ta bonne humeur.
- Vraiment ?
- Oui. Vraiment !
- Vas-y donc ...
- Je commencerai par le commencement, avec une naissance ombrageuse et une enfance difficile. Nouvèl vit le jour aux Figuiers, un faubourg de Port-à-Piment du Sud en 1949. Il avait pris l’habitude de fêter son anniversaire le premier janvier. La vraie date est inconnue. Aux Cayes, on lui a manufacturé ou peut-être acheté un acte de naissance sur lequel on lit « Nouvèl Nozèa », paysan, fils naturel. Il n’aimait pas à en parler.
- Mais, il signait Nauzéard et fixait sa naissance au premier janvier 1953 aux Cayes. Tout cela est faux alors. Le salaud était beaucoup plus âgé que nous. Comment t’es-tu pris pour dénicher tout cela ?
- Ah ! Je suçais la mère de temps en temps pour calmer ses féroces ardeurs après la mort du vieux. Elle payait parfois en espèces, le plus souvent j’en tirais un bon petit repas bien mijoté. C’était une vorace ; et comme j’avais de quoi la satisfaire, une fois rassasiée, elle tombait à genoux maudissant ce qui venait de l’asservir tout en implorant la miséricorde du respectueux défunt. À ce moment-là, je resplendissais dans ma puissance. Alors, je la pris rageusement par ses gros tétons, la balançai sur le sol, retournai son conique cul dans ma direction, et lui enfonçai une des tiges infernales. La vicieuse rugit « Bondye Papa ! » et péta *bombastiquement*. C’était au début bien entendu. Au fil du temps, ce petit jeu devint ridicule, les incantations à l’endroit du disparu ne me faisaient plus bander.

L'habitude s'installait. On passait d'habitude à l'important. Elle vieillissait aussi. Pour faire circuler le temps, elle se mettait régulièrement à table. C'est ainsi que j'ai pris connaissance du viol enflammé, de l'éclosion du petit, du bannissement qui s'ensuivit, de la réhabilitation providentielle grâce aux mesquins appétits du vénéré vieillard qui légua nom et sous.

- Oui, bien d'autres petits saligauds du quartier se sont aspergés du parfum nauséabond des gicleurs de cet infâme trou.
- C'est-ce qu'on disait. La plupart mentaient pour se donner de l'importance. C'était une femme bien conservée avec de solides dents immaculées, une poitrine bien moulue, réactive, naturelle et sensuelle, et d'une haleine à la cannelle en plus. Un certain grisonnement stratégique lui donnait un air aristocratique. Son petit nez câlin symétrisait un visage sain d'où allumaient deux petits yeux ovales auxquels je fus sensible. Il est vrai que son cul mi-saillant pouvait être rabat-joie vu d'un certain angle que j'avais vite appris à éviter. Oui, Jacqueline était tout ça, campée sur deux cuisses d'amazone. Enfin, ses affaires avaient bien marché, elle pouvait se payer des produits de beauté d'une certaine qualité.
- Ne t'énerve pas, je ne fais que répéter des rumeurs salaces assez courantes à l'époque.
- Et ta propre mère en avait pâti ! Cesse donc, maintenant que tu sais. Nous autres, Cayens et d'autres sudistes de souche, sommes tous de vieilles commères aux langues bien déliées. C'est sans doute une conséquence des assauts répétés de notre environnement physique. Dans cette ville plate, aplatie même, à géométrie angulaire, toutes les passions se déchainent. Un croquant *soutaneux*, mi-pervers, perché sur un arbre modeste à l'entrée de l'avenue des quatre chemins, domine tout à l'œil nu. De son juchoir, il sait repérer sans aucune difficulté tous les mollets de femmes jusqu'à cette monstruosité, le Jet Ciné, que les Saliba avaient le mauvais goût de planter dans ce triangle où fusionnent Quatre Chemins et la

rue 3 Frères Rigaud. Avant, il pouvait détecter la couleur des culottes des généreuses marchandes au marché en fer, et vous dire précisément lesquelles de ces farouches basanées menstruaient. Un chercheur louche avait, par manque d'imagination, utilisé cette procédure pour vérifier la théorie de la synchronisation des règles. Les plus riches, donc les plus coquins, se dotent de longues-vues qu'ils prétendent tourner vers le firmament à la découverte de soi-disant nouvelles galaxies ; ambitieuse initiative vue de l'extérieur. Cependant, une fois attelés, ils pointent le nez vers les plages de Gelée, les verdure de Bergeaud ou la rivière de l'Islet. Là, ils se gavent de seins bien gonflés à topologie variable, ou de torsos de jeunes guerriers d'ébène, à chacun ses menus caprices, et se masturbent rageusement, comme le font tous les primates d'ailleurs, pour mieux jouir de ces petits coups de bonheur défendu. Cela étant, ils rentrent avec les pattes graisseuses, fatiguées, tremblantes, incapables de tenir le calice durant la messe des dix-huit heures. Souvenirs récents, encore chauds. L'implacable chaleur enveloppe tout, hommes, plantes et animaux. N'ai-je pas vu une colonie de fourmis se noyer dans une eau savonneuse ? Cependant, le feu semble siéger tout bonnement entre les cuisses des femmes ; Coupé Cloué recommande : « Twa fwa pa jou ! » Il faut de l'eau pour ça. Aux périodes de crue, La Ravine nous nettoie jusqu'aux fesses ; alors, nous nous dormons suspendus sur nos tables, invincibles voire tranquilles dans notre inutilité ; le taux de coût décroît substantiellement, nous voilà tout-à-coup débridés. Et parler, il le faut, sinon on court le risque de s'assagir. Tout est à craindre. L'avenue des quatre chemins, Mito, est à la fois une embouchure et une passoire. Les bourrasques et l'eau sale-colorée nous viennent des bordels de Carrefour ou de Martissant pour s'engouffrer dans une singulière installation à toiture de paille, Kay Delèm, dont l'incendie, durant une de ces nuits équivoques, trahissait un violent changement de perspectives. On l'a vite rebâtie, mais cette fois, en béton armé. C'est moins

folklorique mais beaucoup plus résistant aux *extrêmes températures*, n'est-ce pas ?

- Je sais très bien ce dont tu parles. J'ai vécu pendant trois ans dans un duplex situé à une cinquantaine de mètres de cet établissement localisé entre rue du peuple et rue union, mais plus proche de la première. L'autre locataire était une grosse négresse, Sylvia, vendeuse de *fritay*. Peu de temps après notre arrivée, elle aura entamé une paisible liaison avec un mulâtre pauvre, évidemment plus jeune qu'elle, connu sous le nom de Bourjolly, tout court. Le jeune coq mangeait à sa faim, et d'après la tonalité et l'extrême fréquence des cris déchirants qui me réveillèrent au petit matin, il faudrait conclure qu'il abattait un travail considérable. Je dirais aussi qu'il consommait de l'épicé et s'arrosait l'œsophage de tafia fort. Donc, quand il faisait son rot, il fallait s'écarter en vitesse pour pouvoir respirer durant le quart d'heure suivant. Le bourlingueur maintenait un petit casino clandestin sur la même rue entre le bazar de Ti-Nènè, grand pédéraste, et le magasin de toile des Saliba. Sa popularité attira l'attention du colonel Charles Lemoine qui, une nuit sans étoiles, le dépeça à la Caserne des Gabions. Je ne l'ai jamais revu. Le corps avait disparu. Pas d'enterrement. Sylvia en pleurait longtemps. C'était tout. Au moment opportun, il fut remplacé par Parenn, un grand diable à douze doigts. Il avait bouffé son jumeau in vitro. Mes débuts de matin devinrent plus calmes. Il n'était pas bon travailleur, ce prince, mais supervisait avec beaucoup d'acharnement la cuisson de griots et de bananes pesées. Il a ses domaines de spécialisation. De temps en temps, il trempait un des petits doigts supplémentaires dans la sauce, et le suçait avec délices. Je désistai, faible tolérance pour la salive de vieux mâles. Le sourire de Sylvia revint un matin d'été. La cause ? Rien à voir avec la constance du suceur. Apparemment, celui-ci n'avait pas su transposer son dégoutant talent. Le contentement fut le résultat d'une fusillade à Fort-Dimanche où François

Duvalier pulvérisait des présumés fauteurs de trouble de toutes sortes. Ce soir-là, il en avait becqueté dix-neuf, y compris notre colonel tortionnaire de *Raboteau*, élevé *monoparentalement* par Ana Lemoine, catholique assidue et vendeuse de *plaqué*. Tout cela est bien, la justice inconnue « a ses raisons que la raison ignore ! » Cette douce et divine vengeance réinstalla de l'ordre dans une âme bouleversée et précipita le départ du *doigteur* gourmand. Le feu qui consumma la première version de Kay Delèm me réveilla aux environs de minuit. C'était surtout son doux crépitement qui m'avait épaté. La rue se remplit essentiellement de trois types de gens. Tout d'abord, ceux du voisinage, violemment tirés de leur sommeil, très inquiets d'une éventuelle conflagration de leurs demeures propres, assez fragiles d'ailleurs, et surtout pas de service de pompier local. Ensuite, on voyait les clients s'enfuir en caleçon à pied ou à bicyclette. Je croyais en avoir identifié quelques amis de la famille, des fonctionnaires, des commerçants, un juge et une meute de militaires et de tonton-macoutes en uniforme. Maintenant que j'y pense, ils auraient été empaquetés comme des sardines là-dedans ; tout ce petit monde grouillant à faire le suivant. Enfin, les déesses déculottées retranchées dans le corridor d'en face. Le quarteron Delèm, lui-même, supervisait l'évacuation avec l'air d'un Lamartinière à la Crête-à-Pierrot. Tout-à-coup, j'entendis des cris aigus provenant de l'intérieur du brasier, un mélange de voix masculines et féminines. Une silhouette émergea comme propulsée des entrailles d'un volcan. C'était Nouvèl, torse nue, pieds nus, à bout de souffle. « Où est Matilda ? » insista-t-il. Personne ne l'avait vue. Il refonça dans le bucher sous les regards inquiets d'une foule ébahie. Le toit s'effondra à l'intérieur du bâtiment quelques minutes plus tard. Ils étaient déjà passés pour morts quand des aboiements de chiens sur la rue du peuple incitèrent quelques curieux à aller voir ce qui pouvait bien s'y passer. Là, ils tombèrent sur le héros déboussolé, un peu boucané, tenant une Dominicaine évanouie dans ses bras d'athlète. Delèm arriva

en pleurant, s'empressa de faire main basse sur son gagne-pain et se retira sans saluer. L'émotion de l'affluence de mécontents se transforma en colère grondante. L'irruption des gendarmes juste-à-temps, sans aucun doute, sauva la vie au proxénète cochon. On achemina Nouvèl vers l'hôpital Immaculée de Conception au bas de la rue, d'où il ressortit suffisamment « *bandagé* » aux premières heures du matin. Ce qui m'avait toujours intrigué dans cette histoire était qu'à cette époque, Nouvèl suivait des cours en Moyen I à l'École Charles Lassègue, et par conséquent devrait avoir douze, treize, ou, à la rigueur, quatorze ou quinze ans s'il avait doublé. D'après ce que tu viens de me dire, le salaud était déjà un homme majeur avec tous les besoins naturels et physiologiques que cela comporte.

- Oui, c'est tout-à-fait exact. Savais-tu que le jour même, je lui rendis visite ? Les calmants avaient accru son lyrisme d'habitude assez écrasant. Il me chuchota à l'oreille quand nous restâmes seuls : « *Au fond des cuisses d'une prostituée le monde, ses ondes, tous ses rythmes, ses folies, ses vœux sont inscrits !... Le plus nuancé poème du monde !... Émouvant ! Josué ! Tout ! Le poème inouï, chaud et fragile comme les reins de prostituée en mouvant équilibre, est en ligne, Josué mon ami, aux écoutes du plus grand secret, c'est Dieu ou l'Autre ! Indéfinissables ! Isomorphiques même ! Indistinguables ! Josué, je ne veux plus travailler que pour les prostituées... Tout pour l'indifférence ! Rien que pour l'indifférence ! Elles m'appellent !... Je ne suis plus moi-même... Je vais crever bientôt... je veux périr dans la plus laide... Je veux qu'elle souffle sur mon zozo... Il s'arrêtera de bander... Je te promets !* »² Confus, je lui conseillai de se reposer et de s'abstenir de parler pour conserver ses forces en vue d'un prompt rétablissement. Je craignais que le choc l'eût rendu momentanément fou et que,

² Variations sur un paragraphe dans Louis-Ferdinand Céline: Bagatelles pour un massacre. Editions Denoël 1937

vus sous cet angle-là, les antalgiques n'auraient pas facilité les choses. Féguens, à qui, quelques jours plus tard, je fis part de ce dérapage mental, m'instruisit de l'existence d'un paragraphe dans *Bagatelles pour un massacre* de Céline où, à un certain nombre de substitutions près, je serais *Gutman* et la prostituée une *danseuse*. En d'autres termes, le sournois crétin de Charles Lassègue lisait et se permettait de varier et d'improviser ses blues en subtil jazzman sur un thème jusque-là inconnu de moi. J'éprouvai alors, une légère sensation entremêlée de honte, de jalousie, d'embarras de n'être pas à la hauteur des idées que mes camarades se faisaient de mon érudition générale. Mais le Féguens, lui, avec sa grosse tête et de géantes dents, jouissait intérieurement de ce petit dépassement intellectuel, une chiche victoire temporelle, toujours bonne à prendre. J'enrageais ... Extérieurement, bien-sûr. Je ne suis pas bon comédien. Ces « *vauriens* » des *Frères du Sacré-Cœur* vivent dans un contexte chargé, quelques crans au-dessous de notre *Frère Odile Joseph*. Donc, quand une rare opportunité de rabaisser un de nos fers de lance se présente, ils en profitent avec féroces délices. J'admettrai tout de même que Féguens était un de ces rares oiseaux dont le plumage rayonnait d'un certain style. Et un style, Mito ! Ça compte toujours ! Parti trop tôt, hélas...

- En effet, la bête se déplace souplement sur des pattes de velours ; embusquée, elle te guette sans répit ; au moment opportun ou peut-être prédestiné, elle commence à te « *lamber* », à te lamer, à t'amadouer ; inéluctablement, elle finira par t'avaler. Elle est à la fois patiente et brusque. Pour lui, le coup a été assez vif. Elle émergea en trottant quelques années plus tard et, d'une remarquable fureur, amorça l'amincissement prématuré de nos rangs : Assotto Saint (Yves-François Lubin), Sergot Jean-Baptiste, Nelson, Fozy, Cowboy, Charline Chéry, Magalie Carobert, Pierre Cornet, Roseloune Charles, Yves Soljour et des centaines d'autres... Ah ! la sanglante arithmétique des années 80, l'aboutissement logique des despotismes duvalériens, mais aussi les débuts de la fin.

- Mon cher ami, évidemment, nous pataugeons dans le théâtre de l'absurde, mais quand même... Ne soyons pas si dramatiques. Il est vrai que notre moteur a calé dès le premier janvier 1804 et que nous n'arrivons plus à le relancer depuis. Mais, cela ne veut pas dire pour autant que nous sommes condamnés à une perpétuelle stagnation. Ce qui contrarierait l'équilibre des lois naturelles de l'Univers. Sinon, nous disparaîtrions, et cela aussi serait inconcevable à moins que le monde décide de s'envoyer en l'air sur un immense catafalque au sommet d'un gigantesque champignon atomique. Possible... Mais éminemment improbable !
- Veux-tu bien me dire sur quoi repose un tel optimisme ?
- Sur la logique pure, mon adjudant ! Le monde est trop connecté aujourd'hui pour qu'on puisse faire disparaître des civilisations en cachette.
- Vraiment ? Alors, on les fera évaporer au grand air ! Va raconter ça aux Africains d'Argentine ou aux chrétiens iraqiens sous le joug de Daesh. Bon, dans ce dernier cas, c'est pas tout-à-fait réglé, mais comme disent les Espagnols « Beaucoup de vaseline, encore plus de patience, éléphant encule fourmi. »
- Excuse-moi, Mito, je crois avoir trop simplifié mon initial argument, oubliant que je parle à un mathématicien très accoutumé à la gratuité de son art. Cette connexion est multidimensionnelle dans l'espace et dans le temps. Les intérêts ici concernés englobent toutes les activités humaines et amalgament nations, blocs, continents dans des optiques de coopérations inimaginables il y a une cinquantaine d'années. Que ce soient des mines de l'Afrique ancestrale ou des « terres rares » de la Chine antique sans oublier du pétrole russe, arabe ou américain, tous veulent en tirer une bonne part. Il s'ensuit que la théorie de jeu à somme nulle, dans la majorité des cas, doit être remplacée par une approche plus coopérationnelle. A-t-on constaté des dérapages ? Bien sûr, et il y en aura toujours. Comme Thomas Piketty, j'utilise un langage abrégé pour véhiculer un raisonnement asymptotique.

- Josué, je ne soutiens pas la description de ces *petits* dérapages comme faisant partie du caractère aléatoire de toute entreprise humaine, habilement insérée dans ton argument. D’abord avec un peu de recul, on verrait que leur existence serait une fonctionnalité pas un bogue, ensuite quand on étudie les séries chronologiques des différentes tentatives de développements économiques à l’échelle mondial, on voit clairement que ces glissements que tu veux faire passer pour des exceptions, sont en fait l’échéance logique d’hypothèses manufacturées en amont et que les grands décideurs savent toujours où et comment se procurer les moyens nécessaires pour les contrecarrer avec une efficacité assez déroutante.
- Donc, tu veux dire, partant d’une fausse hypothèse, mon argumentation est trivialement correcte ?
- Non, pas du tout, ta prétendue hypothèse ne pourrait être ni vraie ni fausse puisqu’elle n’a jamais existé. Il faut quand même savoir différencier une supposition basée sur des expériences vécues et assimilées, d’un cliché sournoisement dérobé à la hussarde pour justifier une assertion douteuse. Je me garde de prêcher les vertus de l’irraisonnable par le biais de la sémantique formelle. Tant d’imbéciles se sont faits écorcher vifs au bout de ce pèlerinage. Les robespierristes et les disciples du théoricien révolutionnaire, Saint-Just, ont tous vu leur chaude tête rouler sous la froide frappe du couperet.
- Ah ! Tu t’es récemment abimé dans *l’homme révolté* !³
- Non, je pensais plutôt à Kojève qui nous explique qu’Hegel avait voulu entreprendre la démarche inverse. C’est d’ailleurs sa raison clef, je crois, au bout du compte, de mettre fin à l’Histoire. Cependant, dans les deux cas, on se retrouve au pied de la potence où on rencontre deux types d’hommes, ceux qui, propulsés par leur volonté de puissance, y resplendissent dans la suprême conviction

³ Titre d’un livre d’Albert Camus

d'avoir acquis leur place dans l'Histoire, et ceux qu'on y traîne à moitié fous piétinant une terre familière, effrayés de la quitter en balançant à l'extrémité d'une corde augurant la fin de leur, ô trop courte, histoire. Je m'identifie au second groupe. Revenons à Nouvèl.

- Effectivement, il était beaucoup plus âgé que nous, plus intelligent ou du moins plus érudit aussi.
- Assez intéressante, comme observation, on s'est toujours cru ou vu au-dessus de lui.
- Oui, parce qu'ici, tout se vit sur la couche extérieure, on n'égratigne pas. On s'attarde sur des légèretés pour hiérarchiser. Celui-là est presque blanc, il a droit à notre envieuse admiration bien que ce soit un nain qui ne bande pas et dont la généalogie avait longtemps atteint un point fixe, donc obligatoirement en cours de déchéance accélérée. Celui-ci, quarteron, habite Derrière-Fort, fait un malheur au Lycée Phillippe Guerrier, et alors ? Enfin l'autre, vigoureusement nègre, diplômé de la Sorbonne, pontifie sur la philosophie gramscienne de la praxis, sur le génie peu apprécié et même méconnu de Toussaint Louverture, et sur l'histoire gréco-romaine à la Place d'Armes, eh bien qu'il aille bouillonner ailleurs ! Il gêne ! Mais quant au syphilitique Levantin de sang glacé du bazar d'à côté, on se désespère de son silence à notre égard et surtout du fait que nous lui restons invisibles malgré tant the sourires d'*invitateur*. Définitivement, mon cher, nous sommes des automates violemment ébranlables aux racines fortement éparpillées.
- Josué, c'est simple, nous ne savons pas ce que nous valons.
- Qu'entends-tu par-là ?
- Comme tu le sais, j'ai toujours eu des emmerdes avec Sartre. Son entêtement à retourner sa veste sans arrêt m'enrage au-delà de toute mesure. Cependant, il m'arrive d'être d'accord avec lui sur deux points : primo, n'en déplaie aux

dilettantes fatalistes nietzschéens, le *salaud* et la *mauvaise foi* existent et entravent le développement de la « *Wille zur Macht* » essentiel à l'affranchissement de *l'Être* du *Néant* ; secundo, *l'Homme Révolté* de Camus n'est rien d'autre qu'une trop longue dissertation de Bac. Et je vois *Les Mots*, sa biographie écrite en 1963 à l'âge de cinquante-huit ans où notre visage reflète déjà l'image de nos expériences de l'inconnu ou de l'inconnaissable qui s'y sont cicatrisées, comme une œuvre littéraire de premier ordre. Dans le chapitre intitulé « *Lire* », parlant de son père disparu tôt, il dit : « *j'ai laissé derrière moi un jeune mort qui n'eut pas le temps d'être mon père et qui pourrait être, aujourd'hui, mon fils. Fut-ce un mal ou un bien ? Je ne sais ; mais je souscris volontiers au verdict d'un éminent psychanalyste : je n'ai pas de **Sur-moi**.* », avant de déclarer plus bas : « *je sais ce que je vaux.* » Eh bien, nous sommes submergés par un éternel afflux de **Sur-moi** dans ce bled. On a au cul tous les adultes de la famille et du quartier, sans compter quelques salaces sagouins qui s'amusent à tripoter nos mères durant les inexplicables absences de nos beaux-pères. On doit aussi constamment se démerder d'un instituteur trop bienveillant, ou d'une institutrice trop têtue, ou d'un prêtre pédéraste flirtant avec la pédophilie. Le pasteur aussi bien que l'archi-hypocrite témoin de Jéhovah se postulent à l'adoucissement de votre non-existante âme en échange d'une complète soumission. Le Bòkò, le seul qui domine vraiment à mon avis, au moment opportun, vous glissera quelques mots à l'oreille pour vous rappeler qui est le patron du bivouac. Ajouter à ce monde puant, tout âne en uniforme, tout fonctionnaire, tout autre macaque dont les affaires marchent, quelques zozoteurs égayés, etc. Et pour auréoler l'intégralité de ces bévues, on vous assommera d'une apprentie matrone en puissance qui, une fois rassasiée de toutes vos substances fussent-elles psychologiques, physiques, culturelles ou spirituelles, s'acharnera à vous transformer en bête de somme sous le joug d'une panoplie de lois antinaturelles.

Confronté quotidiennement à de telles affabulations, mon cher ami, je désiste chaque fois en me murmurant : « *je sais ce que je vaux !* », et tourne bride.

- Mais, tu ne m'apprends rien ! Ils sont tous de vilains comédiens, des caméléons à grandes écailles, de la vermine arrogante, qui se servent de leur soi-disant déférence à l'ordre établi uniquement comme moteur d'ascenseur social. Tiens, je connais un ingénieur nettement au-dessous de la moyenne qui cuisine dans une de ces universités singulières d'une ville où il fait trop froid. Le callitriche parle haut et sait où et comment lécher tout ce qui laisse présager l'existence d'un substrat potentiellement exploitable. De son laboratoire, d'où sortent des échantillons empêtrés à l'extrême gauche de la courbe gaussienne, il accumule tout un arsenal d'honneurs et de prix : membre de l'Académie, meilleur savant, bienfaiteur désintéressé etc. Décidément, un acteur né, **un monstre doux**. Mais une fois vraiment coincé, on découvre un crétin mal peigné, radin, insatiable, menteur et jaloux. Le charlatan a dû salir son caleçon à plusieurs reprises au cours d'une soutenance de thèse. Son poulain aurait failli se faire recalier si, pour faire taire les rires, il n'avait pas gargoté un petit refrain du genre : « Vous pouvez philosopher comme vous voulez. Mais rappelez-vous que vous êtes en début de carrière et que j'ai une mémoire d'éléphant ! » à l'endroit de quelques jeunes professeurs gueulards, plus compétents et certainement moins malhonnêtes. Je ne citerai pas de nom.
- Oui, je connais ton coquin. Il faut quand même admettre qu'il a accompli des campagnes assez reluisantes. Tu es d'accord ?
- Oui, au sens que l'esclavage, vu de manière objective, n'est qu'un autre fait exprimable dans le langage du déterminisme du hasard, d'une vision ou plus précisément d'une hypothèse ergodique de l'Histoire si tu veux.
- Alors dans ce cas-là, les épithètes du bien et du mal n'ont aucun sens.

- Oui, et alors ? Mon opinion est essentiellement subjective. En son nom, bien d'autres entameraient un hosanna.
- Et je serais parmi ceux-ci. Tu vois Josué, il faut prendre un homme dans son ensemble puisque les parts infinitésimales nous échappent toujours. Seule l'agrégation de toutes nos perceptions *de formes disparates et contradictoires* de sa pensée et de son comportement nous fournit quelques indices desquels on pourrait au mieux émettre une infiniment imparfaite opinion sur lui. Là s'arrêtent toutes nos lois, qu'elles soient de nature juridique, religieuse, ou scientifique. Écoute on s'écarte un peu trop de notre sujet, continue.
- Alors cesse de m'interrompre !

Fin du premier épisode



*Alfred Næl a reçu un doctorat en mathématiques en 1997 de la Northeastern University, une institution américaine d'enseignement supérieur située à Boston, dans le Massachusetts. Il est actuellement professeur de mathématique et directeur de département à l'Université du Massachusetts à Boston. Avant d'y débiter sa carrière universitaire en 1998, le docteur Næl a travaillé dans l'industrie de 1987 à 1994, comme ingénieur logiciel. De 1984 à 1998, il a également été chargé de cours en mathématique, biostatistique et informatique à Northeastern University. Ses principales contributions scientifiques sont dans la théorie des représentations des groupes de Lie. Ses activités littéraires se sont partiellement matérialisées à travers une biographie professionnelle, **Passages (2021)**, et une nouvelle, **Insignifiantes Perforations (2023)**, aux Éditions JEBCA du Massachusetts. Il a été membre du corps professoral du Massachusetts Institute of Technology (MIT) pendant plusieurs années et, en 2006, a passé un semestre à titre de chercheur invité à l'Université Harvard. En 1996, lui et d'autres collègues de la région de Boston ont fondé la Société Haïtienne des Sciences (HSS, de son sigle anglais). Il est aussi amateur de la guitare classique et s'intéresse principalement à l'œuvre de Frantz Casséus et à celle d'Amos Coulanges.*